

Ural-Altäische Jahrbücher

Fortsetzung der „Ungarischen Jahrbücher“

Band XXXIII · Heft 3—4 · Dezember

1961

OTTO HARRASSOWITZ · WIESBADEN

A 1278

Sur quelques transcriptions sino-ouigoures des Yuan

Par LOUIS LIGETI (Budapest)

1. Le *Yuan che*, k. CXXX, ff. 15b—19b, nous offre les cinq noms suivants qu'ont portés les membres d'une seule et même famille ouigoure: 阿台薩里 *A-t'ai Sa-li*, 畏吾兒 || *Wei-wou-eul Sa-li*, 烏瓦赤 || *Tao-wa-tch'e Sa-li*, 乞台 || *K'i-t'ai Sa-li*, enfin 阿魯渾 || *A-lou-houen Sa-li*; c'est dans la biographie de ce dernier que sont recueillis tous ces noms.

Sa-li, élément commun qu'offrent ces noms est bien familier dans l'onomastique turque de cette époque, mais il n'en reste pas moins qu'il pose encore toujours un problème assez compliqué.

Il est notoire que le fameux traducteur ouigour à qui l'on doit, entre autres, la traduction du *Suvarṇaprabhāsa* et celle de la *Biographie de Hiuān-tsang*, s'appelait *Singqu Sālī tutung* de *Bišbaliy*. Dans l'écriture ouigoure, la graphie s'ly permet en tant que leçon possible tout aussi bien *Sālī* que *Sāli*. F. W. K. MÜLLER, dans ses *Uigurica* (I), p. 14, note 1, a pourtant opté pour *Sālī* en se réclamant du témoignage de BRETSCHNEIDER, *Notices of the mediaeval geography and history of Central and Western Asia* (London 1876), p. 133.¹ BRETSCHNEIDER, à son tour, s'est référé au passage du *Yuan che* que nous venons de citer plus haut.

Cependant, S. E. MALOV, dans RADLOV—MALOV, *Sutra zolotogo bleska (Suvarṇaprabhāsa)*: Bibliotheca Buddhica XVII (St. Pbg. 1913), pp. IV—V, a adopté sans hésiter la leçon *Sāli* en déclarant que la leçon *Sālī* est erronée. A l'appui de sa leçon il a voulu voir au passage cité de BRETSCHNEIDER un nom de peuplade «*sa-li wei-wu-ṛ*» (p. V. note 2) qu'il a tacitement restitué en *Sari(γ)-uiγur* et interprété comme «*Ouigour jaune*». Ensuite il s'est référé à un certain nombre d'autres passages ouigours qui exigeraient sans contester la leçon *Sāli*.

Quant à la première remarque de MALOV, elle repose sur une erreur: il nes'agit pas là d'un nom de peuplade, mais d'un nom d'homme; et puis la forme exacte du nom est *Wei-wou-eul Sa-li* et non pas *Sa-li Wei-wou-eul*. En revanche, les passages auxquels MALOV s'est référé donnent en effet à penser. Aussi A. v. GABAIN hésite-t-elle entre *Sāli* et *Sālī*; cf. A. v. GABAIN, *Die uigurische Übersetzung der Biographie Hüen-tsang's. I. Bruchstück des 5. Kapitels* (Berlin 1935), pp. 4—5; *Altürkische Grammatik* (Leipzig 1941), p. 333².

¹ Dans la deuxième édition corrigée et augmentée du même ouvrage, voir E. BRETSCHNEIDER, *Mediaeval Researches from Eastern Asiatic Sources I* (London 1888), p. 250.

² Quant au reste du nom du traducteur ouigour, *tutung* n'est autre chose que le nom de charge chinois bien connu *tou-t'ong*. Pour *Singqu*, GABAIN, *Die uigurische Übersetzung der Biographie Hüen-tsang's*, p. 4., note 1, a signalé que ce nom peut être lu aussi comme *Singqu* et peut, éventuellement, être rapproché du mong. *singqu(n)*, *songqu* «*vermillon*». Le mot mongol a été discuté par P. PELLIOU, *Le nom persan du cinabre dans les langues altaïques*, dans *T'oung Pao* XXIV (1926), pp. 253—255. C'est à *singqu(n)* que se rattachent les formes dialectales actuelles: kalm. *šnyxv* «*Zinnober*» (RAMSTEDT, 364), khal. *šnyxv*, lit. *šnyx(an)* «*cinabre*» (LUVSANDËNDËV, 660); ord. *šnyxv* «*vermillon, cinabre*»

Sali ou *Säli* faisant partie des noms d'homme, se rencontre encore dans les recoupements actuellement connus que voici :

a) Dans le formulaire de confession de la soeur laïque *Qutluy*, de sa fille et de son fils on a : *ɣavɣasi vɣɣardaɣi sinandu sali taɣndm* « Der im . . . Vihāra befindliche Sinandu Sali ich habe es unternommen »; F. W. K. MÜLLER, *Uigurica* II, p. 88^{7a}. Évidemment, *ɣavɣasi* est le nom chinois d'un monastère que je ne saurais restituer pour le moment, à l'exception de *sī* qui est 寺 *sseu*. L'interprétation du nom *Sinandu* ne va pas de soi (est-il d'origine chinoise ?); toutefois on peut rappeler à son propos un *Sinan sangun*, attesté sur un piquet inscrit en ouïgour provenant de Turfan; cf. F. W. K. MÜLLER, *Zwei Pfahlschriften aus den Turfanfunden* (Berlin 1915), p. 29.

b) Dans le formulaire de confession de la soeur laïque *Ūtrāt* on lit : *anta baša bu buyan ädgü qilinčiy avırar-mn ärtmıs gradın azun-qa barmış qonım-du vapši sali bāg qutınga . . .* » « So weiter will ich diese verdienstliche gute Tat zuwenden der Majestät des hingegangenen, in die Zwischen-Existenz gegangenen Qonim-Du-Fapschi Sali-Beg »; F. W. K. MÜLLER, *Uigurica* II, p. 81⁶⁹. *Qonım-du* (leçon incertaine) rappelle, pour son élément final, de très près le *Sinan-du* cité plus haut.

c) Sur le piquet inscrit de Turfan nous avons parmi les noms des fonctionnaires (des laïques) habitant le monastère : *bu vɣɣarda olurdači ban . . . a s(a)lı il ügäsi ata il qay-a sıyır t(a)ɣɣan üge qanmıs*; cf. F. W. K. MÜLLER, *Zwei Pfahlschriften*, p. 23¹⁶⁻¹⁷.

d) Un document ouïgour nous offre : *tanıq säli qutluy-qay-a* « témoin : Sali Qutluy-qay-a »; W. RADLOFF, *Uigurische Sprachdenkmäler* (Lgd. 1928), pp. 122 — 123, n° 70. *Säli* représente cette fois encore la leçon adoptée par RADLOFF et MALOV.

Quoi qu'il en soit, les quatre recoupements que nous venons de citer ne permettent pas de trancher la question, c'est-à-dire de savoir si la première voyelle doit être lue *a* ou *ä*. Toujours est-il qu'on peut renvoyer à deux passages qui paraissent militer en faveur de la leçon *Säli*.

Dans le formulaire de confession de la soeur laïque *Ūtrāt* on lit : *yana bu buyan ädgü qilin-čiy avırar-mn čitung säli-kä ayıtmışqa tayai tonga sangum-qa* « Weiter will ich diese verdienstliche gute Tat zuwenden dem Tschitung Sali, dem Aitmisch, dem Taghai-Tonga-Sangum »; F. W. K. MÜLLER, *Uigurica* II, p. 80⁶⁷⁻⁶⁸. Un autre document ouïgour nous fournit de même un passage intéressant : *murut-luy aryan-dan-ta turɣučı säli-lär-kä* « den bei den Murutluk Arjandan lebenden Säli »; W. RADLOFF, *Uigurische Sprachdenkmäler*, p. 145¹⁰⁻¹¹. Dans les deux cas, *-kä*, désinence du datif, permet en effet de supposer un nom à vocalisme antérieur.

(MOSTAERT II, 634); bour. *šonɣo*, *šunɣa* « cinabre » (ČEREMISOV, 699, 704). C'est toujours au même groupe qu'appartiennent les recoupements suivants des vocabulaires sino-mongols des Ming : Teng t'an pi kieou (= Yi yu) *šingqu* « vermillon », *altan šingqur* (corrigé par PELLIOU en *a. šingqu*) « cinabre »; Lou long sai lio *šingqu* « vermillon », *altan šingqu* « cinabre » (éd. ISHIDA MIKINOSUKE, p. 139b). Il est intéressant de rappeler que dans un *Supplément* (A) du *Houa yi yi yu* de 1389, on lit *šinqung* (en écriture mongole), *šingo* (en transcription chinoise) « vermillon » (n° 124) et *altan šinsingqur* (écr. mong.), *altan šin-šingqur* (transcr. chin.) « cinabre » (n° 125). Quoi qu'il en soit, les formes mongoles, y compris la variante *šinsingqur* (elle n'est pas nécessairement authentique) ne peuvent être ramenées à l'ouïgour *sibšingir* qui d'ailleurs n'est attesté qu'à une date relativement basse. Toujours est-il que mong. *šingqu* remonte à une source iranienne, cette fois encore par un intermédiaire ouïgour. Or, cet intermédiaire ne peut être que **šingqu*, forme jusqu'ici non attestée en ouïgour.

Cependant, cette règle n'est pas de rigueur s'il s'agit d'un mot étranger qui n'a pas droit de cité en ouïgour. Dans ce cas, les variantes *-qa*, *-kä* s'ajoutent indifféremment à un mot à vocalisme postérieur. A titre d'exemple il suffit de rappeler qu'au même titre, on a, dans les textes ouïgours: *nirvan-qa* «au nirvāṇa» et *frnibrān-kä* «au parinirvāṇa»; cf. A. v. GABAIN, *Altürkische Grammatik*, p. 58.

Or, *Sali*, à la rigueur *Sali* n'appartenait sûrement pas au vocabulaire ouïgour proprement dit. Si l'on tient encore compte du fait qu'en outre, le mot portait à la finale un *i* palatal, on comprendra sans peine que la graphie *s'lyk'* ne saurait garantir la leçon *Säli-kä*, bien au contraire, il y a des chances qu'il faille l'interpréter tout simplement comme *Sali-kä*.

De plus, il convient de faire remarquer que *sali* se rencontre, dans un texte ouïgour, aussi en tant que nom commun. Il s'agit du document n° 88 publié par Radloff, rappelé plus haut. Ce document, un rescrit accordé aux religieux et aux laïques d'un monastère, est d'un contenu fort intéressant, mais il reste toujours difficile à interpréter et dans son ensemble et dans ses détails.

En tout cas nous y avons les passages suivants:

murut-luy aryadan-ta turyučï: silavanti-lar-nïng kičïg-lär-ni säli-lär-ni (144₄₋₅) «die bei den Murutluk Arjadan lebenden kleinen Leute (*kičïkläri*) und Laien (? *Säli*) von Seiten der Gemeinden»;

murut-luy-ta turyučï silavanti-lar: säli-lär (144₁₀₋₁₁) «die bei den Murutluk wohnenden Silavanti-lar und Laien (*Säli*)»;

aryadan-ta täbrämätin turyučï: silavanti-lar: säli-lär ärksin-zün-lär: baliq-ta uluš-ta turyučï quvray qatılmaz-un bu turyučï silavanti-lar-ta säli-tä ymä: kin baliq-ta uluš-ta turup: murut-luy aryadan-ïy ärkinsip: täbrämätin turyučï-lar-nïng koṅgöl-lär-ïngä: iš qılmaz-un (144_{16-145₆}) «Wenn sie als Silavanti und Laien (*Säli*) in der Folge bei den Arjadan in derselben Weise ohne ihren Wohnsitz zu ändern leben, so mögen sie erstarken! Wenn sie in den Städten und bei den Stämmen leben, so mögen sie nicht den Gemeinden zugezählt werden. Wenn die Murutluk Aryadanyk (?), die bei den ansässigen Silavanti und den Laien (*Säli*) auch später in den Städten und bei den Stämmen sich aufhalten und erstarkend ohne sich von der Stelle zu rühren leben, so soll man ihre Gedanken nicht durch Geschäfte ablenken»¹.

¹ La discussion de ces passages dépasserait les cadres de la présente note, cependant l'on ne saurait passer sous silence qu'en cette occurrence, sans compter le problème proprement dit (l'interprétation du *sali*) il y a trois termes qui font difficulté: 1) *murut-luy*; 2) *aryadan*; 3) *silavanti*. RADLOFF, op. cit., p. 146, a interprété *murutluk aryadanïq* (à lire plutôt *murut-luy aryadan-ïy*) comme «Schnurbärte habende Arjadan(yk?)». Toujours selon lui, «Das Wort *arjatan* ist mit unbekannt, vielleicht ist an eine iranische Pluralendung. Diese *murutluk arjatan* sind jedenfalls eine religiöse Gemeinschaft, wohl nicht Buddhisten, wahrscheinlich nestorianische Christen oder Manichäer». J'ai montré plus haut que l'interprétation de l'*aryadan* proposée par Radloff est inacceptable et que ce terme doit désigner une sorte de monastère, éventuellement dans le genre de *'brog-gdon* «monastery in the solitudes of mountains» (SARAT CHANDRA DAS, *A Tibetan-English Dictionary*, p. 934). Pour le moment, je ne saurais décider si le mot ouïgour est à rattacher, indirectement, au scr. *āraṇyaka* «a forest dweller», une des 12 formes du *dhūtaguṇa* (ce terme revient dans un texte ouïgour comme *duṭagun*, cf. *supra*); F. EDGERTON, *Buddhist Hybrid Sanskrit Grammar and Dictionary II* (1953), pp. 102 et 286. De toute manière, *-ïy* ne fait pas partie du mot, c'est la désinence de l'accusatif. Malgré les variantes intéressantes (*aryadan*, *arayadana*, *aravadan*), la leçon exacte du mot ouïgour n'est pas encore établie avec suf-

Dans les textes ouïgours le mot *aryadan* est rare, mais il n'en est pas moins attesté, au sens de «monastère», sous une forme légèrement différente. Nous avons: *ol ödiin ayayqa tägimlig sariputri aryant ol oy arayadana | orun-ta bakčan bolur ärdi* «Zu jener Zeit nun befand sich der ehrwürdige Arhant Śāriputra in ebendemselben Kloster in *Andacht versunken»; F. W. K. MÜLLER, *Uigurica* III (1922), p. 88¹⁵⁻¹⁷. Bien entendu, c'est le même mot qu'on rencontre dans ce passage: *aravadan sangā. [ra]m . . . [in]ta | olurdači mitsu dutagun kirtgünčliig | üträt mama kösüsingä | bitiyü tägindim* «[Ügä bilgä bāg (habe ich, der)] in dem Kloster [sanghārāma] wohnende Mitsu (Mitsung, Mitsong), der dhūtaguṇa, auf der frommen Üträt Mama Wunsch hin (diesen Text) ehrerbietig (ab)geschrieben»; F. W. K. MÜLLER, *Uigurica* (I), pp. 14—15.

Il n'est pas sans intérêt de voir que dans une partie des recoupements cités ci-dessus les personnes portant l'appellation *sali* résident en effet dans un monastère. Ainsi *Sinandu sali* se trouve au monastère *Xavχasī (xavχasī vrχardaγi)*; *Ban . . . a s(a)li* vit «dans ce monastère» (*bu vrχarda olurdači*).

Somme toute, il ne fait aucun doute que *Sa-li*, transcription du *Yuan che* doit être restitué en *Sali* ou *Salī*. En même temps on peut affirmer que ce nom est inséparable de *Sali* ou *Salī* des documents ouïgours (la leçon *sāli* n'est guère défendable, tout au plus est-elle d'apparition secondaire) où il figurait, primitivement, comme un titre religieux quelconque.

A propos des autres transcriptions, on peut formuler les remarques suivantes.

A-t'ai doit être restitué en *Atai*. Tout en étant assez rare, il est suffisamment attesté dans l'anthroponymie turque des Yuan. Le *Yuan che*, k. CXXIV, ff. 3a—4a, a consacré une notice biographique à un 阿台 *A-t'ai*, lire *Atai* (cf. encore CHAVANNES, dans «T'oung Pao» VII [1906], p. 690). Le grand-père de *Hindu*, prince de *Si-ning*, s'appelait 不花 *A-t'ai pou-houa*. Ce dernier nom est relevé dans l'inscription sino-mongole de 1362 consacrée à *Hindu* où il est épelé, en écriture ouïgouro-mongole, sous la forme de *Ataibuq-a*; cf. F. W. CLEAVES, *The Sino-Mongolian inscription of 1362 in memory of prince Hindu*, dans *HJAS* XII (1949), pp. 25, 32, 48, 63, 86, 110. Sur un prince mongol *A-t'ai* ou *Atai qan* du XV^e siècle, voir P. PELLLOT, *Notes critiques d'histoire kalmouke* (Paris 1960), p. 66, note 72. *Atai* est une forme hypocoristique de *ata* «père»; cf. M. RÄSÄNEN, *Materialien zur Morphologie der türkischen Sprachen*, pp. 99 et 56; G. J. RAMSTEDT *Einführung in die altaische Sprachwissenschaft II. Formenlehre*, pp. 60—61.

Wei-wou-eul: sous les Yuan c'est la transcription usuelle de l'ethnique *uiyur*. A titre d'exemple on peut rappeler les passages suivants: «Yuan che», k. CXXXVIII, 6a; CXXXI, 19a; CXXXV, 10a. On trouve la même transcription, avec l'omission du 3^e car., »Wei-wou«: CXXXV, 8b; CXXXIII, 5a, 6a; CXXXIV, 4a, 11a, 21a; CXXXVII, 5a, 12b. On écrit *Wei-wou-eul*, seulement le 2^e car. 吾 *wou* y est remplacé par *wou*: 兀 »Yuan che« CXXII, 1a; CXXIV, 4a, 6a, 7a, 16b; CXXX, 15b. Voir encore P. PELLLOT — L. HAMBIS, *Histoire des campagnes de Gengis khan* (Leiden 1951), p. 253, note 18.

fisamment de certitude. Il en est de même de la leçon *silavanti*. Si les passages invoqués plus haut n'admettent pas, pour *aryadan*, le sens de «moine, anachorète», l'interprétation «ayant des moustaches» du *murut-luy*, mise en avant par RADLOFF n'en demeure pas moins inadmissible. Jusqu'à plus ample information, je suis enclin de voir dans *murut-luy* un nom de lieu ou le nom d'un monastère.

Tao-wa-tch'e; la transcription ne pose pas de difficulté sérieuse, elle rend un original ouïgour *Tavyač*. Cette fois encore nous avons affaire à un ethnique qui a une longue histoire. Primitivement il servait à désigner les T'o-pa Wei, dès les inscriptions turques de l'Orkhon il signifie »Chine« et »Chinois«; cf. H. H. SCHAE-DER, *Iranica*, dans *Abh. d. Ges. d. Wiss. zu Göttingen* (Berlin 1934), pp. 44—48. Sous les formes *Tabyač*, *Tavyač* et *Tamyäč* (*Tamyaj* est une orthographe »arabe«), ce nom a survécu jusque' à l'époque mongole; W. BARTHOLD, *Turkestan down to the Mongol invasion*² (London 1958), p. 304 et passim. Il est bien connu même sous les Yuan, ainsi dans le *Si-yeou-ki* de *Tch'ang-tch'ouen* on trouve, au sens de »Chinois« 桃花石 *t'ao-houa-che* qui doit être restitué en *Tavyač* ou en *Tavyač*; cf. F. HIRTH, *Nachworte*, p. 35; BRETSCHNEIDER, *Mediaeval Researches* I, p. 67. P. PELLIOU, *Notes on Marco Polo I* (Paris 1959), p. 217, a restitué *tao-wa-tch'e* en **Dōwač* = *Tōyāč* et *T'ao-houa-che* en *Tōyaš* (pour *Tōyač*). Cependant ces restitutions, proposées d'ailleurs sous réserve, sont indéfendables. L'initiale *t* vaut en effet un *d* dans les transcriptions mongoles, mais il s'agit ici d'une transcription ouïgoure où *t* pour *t* est normal. Quant à *ao* dans *tao* et *t'ao*, cette diphtongue rend, à cette époque, franchement une diphtongue, tant dans la transcription des mots mongols que dans celle des mots ouïgours. En outre le car. *wa* sert à rendre une syllabe ouïgoure *ya* au même titre que le car. *wou* la syllabe ouïgoure *yu*. Sur la finale -š au lieu de -č, voir mes remarques dans *Acta Orient. Hung.* I (1950), pp. 182—183, note 44. Il est intéressant de voir que, avant et après la conquête mongole, le nom *Tavyač* (*Tamyäč* etc.) apparaît exclusivement au Turkestan, dans le pays des Kara-khitai d'autrefois.

K'i-t'ai est à restituer en *Kitai* ou, plus exactement, en *Qitai*. Il s'agit de la forme proprement turque, à la rigueur ouïgoure en face de *kitan* > *kitad* (pl.) mongol. De toute façon *K'i-t'ai*, à qui le «Yuan che», k. CXXXV, 17a, a consacré une notice biographique, était d'origine turque. *Qitai* (*qitañ* des inscriptions turques de l'Orkhon) était primitivement le nom d'un peuple mongol, du *k'i-tan* des textes chinois. Plus tard, sous les Kin, ensuite sous les Yuan, il désignait la Chine du Nord, en face de la Chine du Sud qu'on a connue comme *Tavyač* avant la conquête mongole (au XI^e siècle, *Kāšyari*), comme *Nanggiya* à l'époque mongole. En Asie Centrale, *Tavyač* et *Qitai* existaient parallèlement à partir des *Qaraqitai*; c'est ce qui fait comprendre pourquoi le «*Qutadγu bilig*» (éd. REŞİD RAH-METI ARAT, İstanbul 1947, p. 24:68b) parle — ainsi que l'a montré Schaefer, *loc. laud.* — de produits *tabyač* des caravanes *qitai*. La présence des deux ethniques dans l'anthroponymie des Ouïgours sous les Yuan n'est donc pas autrement surprenante. Cf. encore, PELLIOU — HAMBIS, *Histoire des campagnes de Gengis khan* I, p. 252, note 17; PELLIOU, *Notes on Marco Polo I*, pp. 216—229.

A-lou-houen doit être établi en *Aryun*¹. PELLIOU, *Notes on Marco Polo I*, pp. 48—51, a montré brillamment qu'à l'époque mongole il faut compter avec un

¹ Sur un *A(r)γun Temür*, voir L. HAMBIS, Le chapitre CVII du Yuan che, pp. 172, 174. Ce prince n'ayant pas d'apanage est, d'après M. HAMBIS, autrement inconnu. A ce propos M. HAMBIS rappelle un personnage de ce nom d'origine *qangli* qui était fils de *Toqto* et prince à titre posthume de *Houo-ning*. Dans le même chapitre du *Yuan che* on parle en outre d'un *Alqui Temür*, prince de *Yang-tchai* (HAMBIS, op. cit., pp. 91—92). Je me demande s'il ne faut pas voir, dans certains cas, une confusion entre *Aryun Temür* et *Alqui Temür*; ces noms, en transcription chinoise, se confondent assez facilement.

nom commun *aryun* ayant le sens de « demi-sang, métis », en même temps il existait un nom de tribu *Aryun* qui est mentionné dans le « Tcho-keng lou » parmi les tribus non mongoles; à son avis cette tribu, devait se composer de Musulmans. D'après Pelliot, *Aryun*, nom de l'ilkhan de Perse bien connu est aussi à rattacher à ce nom tribal; cf. P. PELLIOU, Une ville musulmane dans la Chine du Nord sous les Mongols, dans Journ. As. 1927 II, pp. 261—279, surtout, p. 265, note 3. Par ailleurs, *Aryun* est aussi attesté parmi les noms turcs des Mamelouks; voir J. SAUVAGET, Noms et surnoms de Mamelouks, dans Journ. As. 1950. p. 35, n° 5.

Pour résumer, les transcriptions chinoises en question ont été faites sur les noms suivants: *Atai Salī*, *Uiyur Salī*, *Tavyaç Salī*, *Qitai Salī*, *Aryun Salī*.

2. Dans le « Yuan che », k. CXXXIV, 21a—b, on lit la biographie d'un Ouïgour, nommé 小雲石脫忽憐 *Siao-yun-che T'o-hou-lien*. Le nom peut être restitué avec certitude, seulement il faut rappeler quelques particularités des transcriptions chinoises des Yuan et des Ming.

Ainsi, à cette époque, *siao a* la valeur *säu* ou *säuw*; cf. M. LEWICKI, La langue mongole des transcriptions chinoises du XIV^e siècle, p. 41, n° 272. Le car. *yun* est transcrit, en 'phags-pa, comme *ün*, cf. M. LEWICKI, op. cit., p. 38, n° 208; dans Acta Orient. Hung. I, p. 183, j'ai réuni quelques exemples où ce caractère servait à transcrire une syllabe *vin*. Enfin, sur la finale -š pour -č, il en a été question plus haut à propos de *Tavyaç*. *Siao-yun-che* est donc la transcription du nom turc *Sävinč*, signifiant « joie » (de *säv-* « aimer, se réjouir »). Sur ce nom, dans les textes chinois, voir encore L. HAMBIS, Le chapitre CVIII du Yuan che (Leiden 1954), p. 165 (la restitution *Söyünč* est indéfendable pour des raisons de phonétique chinoise); dans l'onomastique turque, cf. HOUTSMA, Ein türkisch-arabisches Glossar, p. 30; SAUVAGET, op. cit., p. 48, n° 110 (la leçon *Sävinj*, proposée dans les deux cas, est inacceptable pour un dialecte kiptchak).

Quant à *T'o-hou-lien*, *lien* est une erreur fréquente des transcriptions chinoises pour 隄 *lin*. *T'o-hou-lin* transcrit le nom turc *Toyril*; en tant que nom commun, *toyril* signifie, en turc, « un oiseau de proie ». Sur ce nom et sur *To'oril*, son équivalent mongol, l'essentiel a été dit dans PELLIOU — HAMBIS, Histoire des campagnes des Gengis khan I, pp. 209—211.

La biographie de *Sävinč Toyril* nous fournit une glose ouïgoure intéressante. D'après ce texte, *Sävinč Toyril* a rempli les fonctions, dans son pays, d'un 吾魯愛吾赤 *wou-lou-ngai-wou-tch'e*. Ce nom de charge est interprété, en chinois, par 大臣 « grand ministre ».

Or, *wou-lou ngai-wou-tch'e* est en effet la transcription d'un titre ouïgour qui peut être restitué sans difficulté comme *uluy айуچی*.

Pour le ouïgour, *uluy* « grand » ne pose aucun problème. En revanche, il en est un peu autrement pour *айуچی*. Au point de vue étymologique, ce mot est parfaitement compréhensible: c'est un dérivé formé du verbe *ai-* ou *ayī-* « dire, préférer des paroles, parler », généralement attesté dans les langues turques anciennes et modernes. Quant au suffixe *-yuči (-güči)*, il sert à former des noms sur un thème verbal: ouïg. *qol(t)-yuči* « mendiant », *ölür-güči* « meurtrier, assassin », *qina-yuči* « tourmenteur »; tehg. *bilmä-güči* « ignorant »; cf. GABAIN, Alttürk. Gramm., p. 72; RÄSÄNEN, Materialien zur Morphologie der türkischen Sprachen, p. 129. Le mot *айуچی* signifie donc, littéralement, « celui qui parle, parlant, interlocuteur ».

Bien entendu, dans le cas présent ce mot doit avoir une acception spéciale. Et en effet, c'est cette acception spéciale qui s'offre dans les quelques recoupements qu'on peut signaler actuellement.

Sur un piquet inscrit de Turfan on lit, parmi les noms des ministres: *iš aiγučī avluč (ailuč?) i(a)γγan*; F. W. K. MÜLLER, *Zwei Pfahlinschriften*, p. 12¹⁹. Radloff qui a réédité cette inscription dans ses *Uigurische Sprachdenkmäler*, p. 40, VII, a proposé la traduction «Ailutsch Tarkan der Ratgeber». Ici l'expression *iš aiγučī* est donc interprétée comme «conseiller», p. 261 du même ouvrage, le mot *aiγučī* seul figure au sens de «parlant».

Le recouplement le plus important, pour ce mot, est sans doute le passage suivant de l'inscription de *Toñuquq*: *qayanī alp ārmiš aiγučīsī bilgä ārmiš*. Ce passage a été traduit par Radloff: «der Chagan ist aber tapfer und sein Ratgeber ist weise». La même traduction a été au fond maintenue par Malov; Thomsen a, à son tour, adopté, sur les pas de Radloff, «Ratgeber», comme interprétation du terme *aiγučī*. Enfin la traduction proposée par Ramstedt-Aalto est ainsi conçue: «Ihr Qayan soll tapfer sein, sein Befehlshaber soll weise sein». Cf. W. RADLOFF, *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei*, N. F. (St. Pbg. 1897), pp. 6—7; S. E. MALOV, *Pamjatniki drevnetjurkskoj pisjmenosti* (M.-L. 1951), pp. 61, 65, 355; G. J. RAMSTEDT — J. G. GRANÖ — P. AALTO, *Materialien zu den alttürkischen Inschriften der Mongolei*, dans JSFOu. LX, 7: pp. 32—33, 52. Il convient de faire remarquer que le terme *aiγučī* se trouve enregistré encore dans GABAIN, *Altürk. Gramm.*, p. 297, au sens de «Sprecher, Adjutant»; je ne sais pas si Mme Gabain a encore d'autres passages à l'appui du mot en question.

Ce qui me paraît fort probable dès maintenant c'est que *aiγučī* aussi bien que *iš aiγučī* représentaient des dignités civiles et non pas militaires. On doit affirmer la même chose pour l'inscription de *Toñuquq*: il est en effet difficile d'admettre que d'après la conception des auteurs nomades de cette inscription un commandant doive être sage (*bilgä*), en revanche, il est très engageant d'adopter en cette occurrence l'interprétation «conseiller» proposée par Radloff et Thomsen d'où il ne faut qu'un pas pour avoir l'interprétation «ministre» qu'exige le titre de *Sävinč Toyrił*.

Par ailleurs, on peut encore citer pour ce titre un passage intéressant du «Yuan che». Au k. XXXVI, 5b—6a, dans le «pen-ki» consacré au *Wen-tsong* des Yuan, on lit sous la date 21 mai 1332: le fils d'*Ananda*, prince de *Ngan-si*, *Öriük Temür* a été accusé d'avoir comploté avec le bonze ouïgour *Yu-ni-ta-pa-ti-la-pan-ti* et le *kouo-che*¹ 必刺忒納失里沙津愛護持 *Pi-la-t'ö-na-che-li cha-tsin-ngai-hou-tch'e*.

¹ Cf. P. PELLIOU, Les *kouo che* ou «maîtres du royaume» dans le bouddhisme chinois, dans *T'oung Pao* XII (1911), pp. 671—676. A partir des Yuan ce titre est fort répandu parmi les Mongols. Dans les textes mongols classiques, il est orthographié sous la forme plus ou moins aberrante *güüsi* ou *guusi*; cf. KOWALEWSKI, *Dictionnaire mongol-russe-français* III, p. 2563 (Kow. a adopté la leçon *gouchi*). Le chin. *kouo*, arch. *kwok*, a donné normalement dans l'ancien mandarin comme dans le moyen mandarin *kui*. Nous avons en effet: en transcription phags-pa *gui* (LIGETI, dans *Acta Orient. Hung.* VI, p. 46, n° 384), en écriture ouïgouro-mongole des inscriptions sino-mongoles des Yuan *gui* (CLEAVES, dans HJAS XII, p. 96, note 13; HJAS XIII, p. 106, note 10; HJAS XIV, p. 84, note 59); dans le *Si-fan yi-yu* des Ming, II, 30a, on a *gu'i*. *šri* au sens de *kouo che*. C'est sous cette même forme qu'apparaît ce titre dans l'inscription sino-tibétaine de 1341; cf. B. LAUFER, *Loan-words in Tibetan*, dans *T'oung Pao* XVII (1916), p. 524, n° 289. Cependant, la leçon *guusi* (*güüsi*) est authentique: on a *güüsi* «titre de lama» (MOSTAERT I, 279) dans l'ordos et

Les princes de sang et les grands ministres ont constitué un tribunal: les trois accusés ont été exécutés et leurs biens confisqués. Ce passage a été signalé et traduit par L. HAMBIS, Le chapitre CVIII du Yuan che I, p. 58. Toutefois M. HAMBIS a omis le car. 持 *tch'e* du dernier nom qu'il a considéré comme un mot chinois et il l'a interprété en conséquence. Certes, ce caractère est assez rare dans les transcriptions chinoises du mongol, il ne peut faire pourtant aucun doute qu'il appartient ici au nom qui figure d'ailleurs deux fois dans ce passage sous cette même forme. Enfin un autre passage du «Yuan che» nous fournit la confirmation formelle de cette leçon.

Au k. CCII, 4a—b, chapitre consacré au bouddhisme, nous lisons à propos de la même personne dont le nom est orthographié cette fois 必蘭納識理 *Pi-lan-na-che-li* que dans la 3^e année 至治 *Tche-tche* (1323) l'empereur lui a conféré le titre de 沙律 (lire津) 愛護持 *cha-luu* (lire *tsin*) *ngai-hou-tch'e* (dans la suite il y est encore question de son inculpation avec *Örik Temür*).

Notre *kouo-che* s'appelait donc *Pi-la-t'ö-na-che-li*, plus exactement *Biratnaširi* ou encore *Pi-lan-na-che-li*, c'est-à-dire *Birannaširi*; les deux variantes d'un seul et même nom remontent, par un intermédiaire pracritisant, à scr. *Prajñāsri*. Son titre s'explique non moins simplement: *cha-tsin ngai-hou-tch'e* n'est autre que la transcription de l'expression ouïgoure *šazın aiyučü* (*cha-tsin* répond à la rigueur à *šazın*, mais il ne faut pas oublier que cette transcription est nécessairement ambiguë car le chinois n'a pas d'autre moyen pour transcrire *šazın*; nous avons, bien entendu, adopté cette dernière forme qui, dans ce cas, est la seule correcte).

Le terme *šazın*, avec quelques variantes, remonte par un intermédiaire iranien (et «tokharien») à scr. *sāsana* «discipline», il est suffisamment attesté dans les textes ouïgours: *šazan* «Lehre» (*šakimun burخان šazaninta* «in Buddhas Lehre», cité du «Maitrisimit», TTT VI, pp. 73—74, note 308; GABAIN, Alttürk. Gram., p. 396); *sāsani* «Disziplin» (GABAIN, TTT VIII, p. 56—10), *šazın* (lire *šazın*; *ičtin sīngar nomuy šazınıy* °° *taštın sīngar ilig ulušuıy küyü küzädü tutmaq-ları bolzun* «nach innen mögen sie Gesetz und Lehre [?], nach außen Staat und Stamm schützen, schützen und erhalten». A la rigueur, *nom* et *šazın* forment un *hendia-dyoin*, au sens de «doctrine, religion [bouddhique]», il en est de même pour *il uluś*, avec le sens de «empire»; cf. F. W. K. MÜLLER, Uigurica II, p. 80^{6a}); *šazın* (*burخان šaz-ının* «... Disziplin Buddhas», *yayuru šišaki ilig tög tağı burخان šaz-ının alqıp* «wie kürzlich Šašānka, so werde auch ich sogleich die Disziplin Buddhas vernichten», GABAIN, Die uigurische Übersetzung der Biographie Hüen-tsangs,

gu.śi dans le tibétain (tib. *śri* dans *gu.śri* et *ko.śri* s'expliquent par l'analogie recherchée avec le scr. *śri*), cf. LAUFER, loc. laud. Phonétiquement, *gu* (ou *gū*), en tant qu'une particularité dialectale est fort bien possible depuis les Kin. A l'appui de cette interprétation on n'a qu'à rappeler que le même mot chin. *kouo* figure dans la transcription du djurtchen *gurun* (*gürün*), aussi bien sous les Kin que sous les Ming. Le cas n'est point isolé, du moins, on peut citer un type analogue de transcription attesté sous les Kin: le chin. *houo* (ach. *yuât*, am. *γuo*) sert à rendre une syllabe *χu* dans dj. *χulaχu* «rouge», *χurıyan* «agneau», *χuñu* (*χüñü*) «cruche, vase». Ce qu'il y a de commun entre am. *guı* > *gu* et *χuo* > *χu* c'est qu'il s'agit dans les deux cas de diphtongues à tel point décroissantes qu'acoustiquement elles font l'effet de monophthongues. En tout état de cause, la leçon *guosi* calquée sur la prononciation très moderne et adoptée récemment par plusieurs mongolisants éminents reste inadmissible.

p. 19, lignes 306, 314—315; cette fois encore *šazīn* «discipline» signifie à la rigueur «la doctrine», la «religion — bouddhique»).

La forme *šazīn* a passé de l'ouïgour au mongol où nous avons: mong. lit. *šasin*, *šajīn* «commandement, précepte, enseignement, doctrine, instruction religieuse», *burqan-u š.* «doctrine du Buddha, bouddhisme», *šasin-dur oru-* «embrasser et pratiquer la doctrine» (Kow. II, 1445). Dans les anciens documents mongols on trouve ce mot sous la forme *šas-in*. Ainsi dans le Commentaire du Bodhicaryāvatāra on lit: *šas-in-tur oroysad* «ceux qui ont embrassé la religion (bouddhique)», 157 a 5—6, 158 b 7; *burqan-u šas-in* «bouddhisme» 164 b10, 165 a9; *šas-in nom* «religion et loi» (hend.) 161 a6, 164 b13, 165 a10; cf. E. HAENISCH, *Mongolica der Berliner Turfan-Sammlung I. Ein buddhistisches Druckfragment vom Jahre 1312*, p. 20; F. W. CLEAVES, *The Bodistw-a čari-a awatar-un tayilbur by Čosgi odsir*, dans HJAS XVII, p. 66.

Les documents mongols reflètent fidèlement l'ancienne forme ouïgoure *šazīn*. Comme en mongol on n'avait pas un *z* (ni *ž*), on a substitué ce son soit par *s*, soit par *š*: mong. *ūsūm*, *ūjūm* «raisin» < ouïg. *ūziim*, mong. *ūsüüg*, *ūjüüg* «lettre» < ouïg. *üzüüg*, *üzüüg*, etc.; c'est ce qui explique la présence des formes mongoles *šasin* et *šajīn*. Quant à *šas-in* du document de 1312, c'est l'orthographe ouïgoure inchangée: en ouïgour, pour assurer la leçon *z*, on a coupé le mot en deux afin de pouvoir se servir d'un *s* (*z*) final; cf. A. V. LE COQ, *Kurze Einführung in die uigurische Schriftkunde*, dans MSOSO XII (1919), p. 96. Pour *šazīn aiγučī*, en tant que construction, cf. *iš aiγučī*.

Bref, *šazīn aiγučī* devait avoir pour sens «ministre (plus modestement; intendant) des affaires bouddhiques (en matière religieuse)» ou, un peu librement, mais conformément à la terminologie religieuse, «maître de la religion».

Par ailleurs *Biratnaširi* ou *Birannaširi*, si l'on veut *Prajñāśri* est aussi très bien connu pour son activité de traducteur. On lui doit entre autres, la traduction mongole du «Sūtra de la Grande Ourse», traduction qui fut imprimée en deux mille exemplaires en 1328; M. LEWICKI, *Turcica et Mongolica*, dans *Rocznik Orientalistyczny* XV (1949), pp. 239—241; L. LIGETI, *Notes sur le colophon du Yitikan sudur*, dans *Asiatica*, *Festschrift Friedrich Weller* (Leipzig 1954), pp. 397—401. Le colophon du sūtra mongol (*Doloyan ebügen neretii odun-u sudur*) nous offre à ce sujet un passage très intéressant: *gin ši: gong lu ta phu: gyui sayin (!) tai phu: Urug buqa duradduysan-dur Uyγur-un šajin-u ejen Pr-a-dir-a-siri mongγol-un kelen kiged: üsüg-iyer orčiyulju goyar miogyan toy-a-tan tamayalayulbai*.

Or, la traduction fut encouragée par le *Kin-tseu-kouang-lou-ta-fou yu-che-t'ai* 金紫光祿大夫御史臺 *Ürik Buqa*. Le nom du traducteur mongol y est épilé, sous la forme légèrement altérée, *Pr-a-dir-a-širi* ce qui répond à *Biratnaširi* ou *Birannaširi* ou encore *Prajñāśri*. Enfin, d'après le colophon, il avait le titre de *uyγur-un šajin-u ejen*, qui n'est autre chose que l'écho mongol de son titre ouïgour: *šazīn aiγučī*.

Dans l'introduction de l'histoire *Arban buyan-tu nom-un čayan teüke*, due au bien connu *Qutuytai sečen qung tayiři* (1540—1586), on lit que cet auteur avait consulté, entre autres, une copie ancienne du *Čayan teüke* attribué sans doute à tort à *Qubilai*. Cette copie appartenait autrefois à un certain *Branasiri: uyγurčīn*¹

¹ La forme *uyγurčīn*, au sens de «ouïgour», aussi bien que *monyoljin*, dans l'acception de «mongol» est suffisamment attestée dans les anciens textes mongols; cf. A. MOSTAERT —

branasiri üiǰüng guusi-yin qayučin sudur; cf. C. Ž. ŽAMCARANO, *Mongoljskie letopisi XVII veka* (M.-L. 1936), p. 70, note 1, et *The Mongol Chronicles of Seventeenth Century*, trad. par R. LOEWENTHAL (Wiesbaden 1955), p. 50, note 1; W. HEISSIG, *Die Familien- und Kirchengeschichtsschreibung der Mongolen I* (Wiesbaden 1959), pp. 17—18. Il me paraît fort probable que *Branasiri* l'Ouïgour, le *wei-tchong kouo-che* soit identique au traducteur mongol du Sūtra de la Grande Ourse et au «Maître de la religion»: *uyiyur-un šajin-u ejen*, en mongol ou *šaz̄in aiγuč̄i*, en ouïgour.

F. W. CLEAVES, *Trois documents mongols des Archives Secrètes Vaticanes*, dans *HJAS XV*, p. 462; F. W. CLEAVES, *The Bodisatw-a čari-a awatar-un tayilbur of 1312 by Čosgi odsir*, dans *HJAS XVII*, p. 122, note 314.